

# Marxisme et psychanalyse

Autor(en): **Conne, Pierre**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **5 (1955)**

Heft 1

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380622>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## MARXISME ET PSYCHANALYSE

### LE « REFOULEMENT » PRÉPARE-T-IL LA RÉVOLUTION ?

La psychanalyse n'a pas cessé de faire parler d'elle ; en bien comme en mal. Quelques champions d'un moralisme assurément « traditionnel » s'attardent à dénoncer chez Freud une glorification de l'instinct et l'absence d'une éthique. Si pressés de condamner qu'ils se croient exempts de la peine de connaître, ces adversaires irréductibles ne s'avisent des succès de la psychanalyse que pour y déceler une preuve nouvelle de la perversité du siècle. A l'autre extrême, quelques néophytes croyant devoir à l'analyse la conquête d'une personnalité véritable, rêvent de sauver la paix de notre globe par une conversion collective au freudisme, véritable panacée. En attendant, loin de se « convertir », le monde communiste puise dans l'actuelle expansion de cette doctrine de nouvelles raisons de s'opposer au bloc occidental. La politique s'est emparée de la psychanalyse.

C'est que la psychanalyse a d'abord pénétré la réflexion politique. On pouvait espérer que le « Meurtre du Père » avait rejoint dans l'oubli le roman préhistorique de la « horde primitive » : il n'en est rien ! Imaginé pour servir d'explication à la prohibition de l'inceste aussi bien qu'à la naissance de la fraternité sociale, identifié ensuite avec le « Dieu est mort ! » de l'athéisme, ce mythe illustre pour Camus la Révolution régicide, et sert de titre à un chapitre de Jean Lacroix sur les désordres de la famille contemporaine ; c'est un thème général d'explication. Car, ajoute Lacroix, « ce conflit n'intéresse plus seulement la conscience individuelle, il encombre aujourd'hui notre civilisation, il relève de la sociologie »<sup>1</sup>. Que ce mythe barbare, qui remplace aujourd'hui celui de Prométhée, caractérise de tels conflits,

<sup>1</sup> JEAN LACROIX : *Force et faiblesse de la famille*, Paris, Editions du Seuil, 1948.

voilà qui est douteux ; ce qui frappe avant tout, c'est l'abus journalier d'une terminologie (« complexe », « frustration »...) qui ne va pas sans quelque dégradation de la pensée <sup>1</sup>. Dans cette inflation de la psychanalyse, il y a beaucoup de *flatus vocis* ! A vouloir retrouver partout l'agressivité, la régression, le « défoulement », on n'explique plus rien ; l'anormal en devient banal, tandis que le soupçon est jeté sur les pensées et les actes les plus anodins. L'explication du pathologique se dissout dans une croyance générale à d'obscurcs forces irrationnelles qui commandent à la vie. La dramatisation se substitue à l'effort de la connaissance, et c'est pourquoi tant de littérateurs se sont emparés d'un vocabulaire qui fait image, et de mythes qui permettent de relier ce qui jusqu'ici semblait sans rapports <sup>2</sup>. Mais la science n'a rien à gagner à voir galvauder ses symboles.

Ces remarques générales n'excluent cependant nullement un examen valable des apports de la psychanalyse à l'étude des phénomènes politiques. Tout un ensemble de recherches et de théories nous ramènent à ces questions : quelle est l'utilité de la psychologie dans la compréhension des phénomènes sociaux — et plus particulièrement ici, que penser de l'intrusion dans le domaine de la science politique de la psychanalyse ? De plus, les revues de gauche s'insurgent violemment contre cette ingérence qu'elles désignent comme une campagne anti-socialiste. On ne peut ignorer l'opposition du communisme à la psychanalyse ; leur confrontation montre bien que de tels problèmes ne peuvent être envisagés du seul point de vue de la théorie pure. En remémorant quelles ont été les relations entre le marxisme et la psychanalyse, nous chercherons à évaluer l'importance des objections qu'on peut adresser à cette psychanalyse sociologique qui se développe de plus en plus.

On a souvent parlé d'analogie entre les pensées de Marx et de Freud. Chacun à sa manière est matérialiste et déterministe. Tous deux tendent à ramener l'explication des rapports humains à un facteur unique ou prédominant. Ils ont distingué tous les deux, sous les manifestations extérieures et les rationalisations que l'homme donne de ses actes, les mobiles inconscients qui le font agir ou conditionnent ses pensées. De ce fait, Marx et Freud préparent également à la critique de la morale et de l'idéologie de leur temps, en essayant de les expliquer causalement.

<sup>1</sup> Les psychanalystes praticiens sont les premiers à déplorer le succès fait à leur science par le roman, le magazine, le film et la radio. Ce que je dirai de cette vulgarisation ne saurait davantage concerner la valeur de la thérapeutique analytique.

<sup>2</sup> C'est sans doute un caractère du symbole ou du mythe, que de permettre les interprétations les plus diverses.

Mais l'opposition entre Freud et Marx, de très loin plus importante, c'est que pour le premier le facteur déterminant est la pulsion libidinale, « bio-affective », tandis que pour le second, c'est le facteur économique, plus précisément « les rapports de production » découlant des forces productives matérielles. En d'autres termes, c'est le psychologique qui, selon Freud, explique le social — tandis que pour Marx, ce sont les rapports sociaux et économiques qui déterminent la mentalité humaine. C'est à une condamnation sans appel que cette confrontation conduit le marxiste.

Ce jugement, il est vrai, n'a pas d'emblée prévalu. Au lendemain de la première guerre mondiale, on vit plusieurs tentatives de rapprocher psychanalyse et marxisme parmi les écrivains et artistes des mouvements d'avant-garde. Certains psychanalystes soucieux de donner à leur théorie plus de complexité pensèrent trouver, dans le facteur économique, ce complément qui leur permettrait d'embrasser toute la réalité sociale <sup>1</sup>. Ferenczi voyait dans le capitalisme l'aboutissement de l'érotisme anal, Roheim, une régression d'origine sexuelle, tandis que Laforgue l'interprétait dans le sens d'une sublimation, que les violences des luttes de classes montraient inachevée. Ces premières tentatives de rapprochement restent, on le voit, singulièrement extravagantes.

Il y eut, de même, plusieurs essais de synthèse en provenance de milieux socialistes et communistes dans le désir d'unir, dans la lutte contre un ennemi commun, la morale bourgeoise, deux doctrines qui restent différentes. Sans nommer toutes ces tentatives sans lendemain, il faut dire un mot d'un écrivain aujourd'hui oublié, mais dont l'échec est significatif. Je pense ici à Alfred Seidel qui « liait l'avènement du communisme au complexe d'Œdipe » <sup>2</sup>. Il pensait démontrer la nécessité d'une conversion au communisme en présentant cette dernière comme la continuation de la lutte contre le Père, et l'instauration d'une société fraternelle. Son entreprise fut suivie d'une prompte désillusion et, comme l'écrit encore Bastide, sa « foi révolutionnaire a été tuée par l'action dissolvante de la psychanalyse. Celle-ci, en lui révélant le motif caché de sa rébellion contre le capitalisme, la haine du père, et non la soif d'un monde meilleur, . . . . l'a découragé et il n'a pas pu supporter cette découverte. » <sup>2</sup> C'est ce refoulement conduisant à la révolution que Koestler, avec plus ou

<sup>1</sup> Voir dans ROGER BASTIDE : *Sociologie et psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1950, le chapitre consacré au sujet. Cependant, ce chapitre faisant essentiellement état des points de vue freudiens, il faut en compléter la lecture par celle des publications marxistes, ainsi que de *La psychiatrie soviétique*, de JOSEPH WORTIS (Paris, P.U.F., 1953) dont la traduction n'avait pas encore paru lors de la rédaction de ces pages.

<sup>2</sup> R. BASTIDE, *op. cit.*, p. 103-104.

moins de bonheur, semble avoir transposé dans la *Croisière sans Croix*<sup>1</sup>.

D'autres efforts plus durables ont été poursuivis, mais pour comprendre ce qu'on nomme parfois la « nouvelle psychanalyse », il faut d'abord présenter rapidement les principales critiques marxistes à la psycho-sociologie de Freud. En ce qui concerne les phénomènes économiques, le communiste ne peut admettre qu'on les explique par le seul libidinal ; et pas davantage qu'on les présente comme dérivant de la situation œdipale, puisque la famille elle-même, dans sa forme, découle de l'organisation de la production économique. Ce n'est donc pas la psychanalyse qui peut expliquer le capitalisme ou la révolution — et encore moins le marxisme — mais c'est le marxisme qui permet, au contraire, de comprendre la genèse et le succès du freudisme<sup>2</sup>. La psychanalyse est née à Vienne, au début du XX<sup>e</sup> siècle ; elle est issue d'une thérapeutique de névroses fort répandues dans les classes moyennes ; certains vont jusqu'à y voir « le reflet de la morale bourgeoise et de la crise qu'elle subit ». Son succès serait dû à la réaction de la petite bourgeoisie contre la morale hypocrite, dans l'après-guerre.

Le premier reproche qu'on puisse faire à Freud, c'est précisément d'avoir cru décrire « l'homme universel », alors qu'il n'a dépeint que l'homme de son temps et de son milieu. Sans doute est-ce la critique que l'on peut faire à tous les psychologues du début du siècle que d'avoir considéré comme la « nature » humaine ce qui est le propre de « l'homme blanc, adulte et civilisé ». Mais ce reproche général prend une portée particulière en ce qui concerne plusieurs thèses essentielles de Freud. C'est parce qu'il a cru à une nature humaine immuable

<sup>1</sup> A quoi le Dr S. Lebovici répond : « ... les interprétations dites psychanalytiques du socialisme, défini comme l'expression d'une névrose, sont parfaitement enfantines. Il n'en reste pas moins que parmi certains socialistes qui ne sont pas liés au prolétariat par la conscience de classe, un certain nombre de malades se sont glissés. Pour notre part nous avons vu l'ardeur révolutionnaire de ces sujets s'évanouir singulièrement après un traitement analytique. » In *La psychanalyse est une thérapeutique*, La Pensée, nouvelle série, n° 21, 1948.

<sup>2</sup> Il n'y a aucune entente possible entre freudiens qui expliquent l'attitude révolutionnaire par une fixation à la haine du père, et marxistes accusant les psychanalystes d'être des bourgeois qui défendent, même inconsciemment, leur classe en dénigrant la révolution. Freudiens et marxistes peuvent se renvoyer la balle indéfiniment. Il y a cependant un avantage dans l'explication de l'idéologie par la dialectique, soutient Pierre Naville : « Marx n'envisage pas toujours les refoulements, substitutions ou transferts comme *mensonges* et travestissements, mais aussi comme *vérités*. » « ... L'expression idéologique des exigences profondes du développement historique-économique n'est mystification que dans le cas où elle traduit les tendances à la domination de certaines classes sur les autres... », « ... les idéologies des classes montantes contenant un noyau rationnel prépondérant, comme ce fut le cas pour le tiers-état, ou de nos jours pour le prolétariat » (*Psychologie, marxisme, matérialisme*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, M. Rivière, 1948, p. 136). Evidemment, c'est se faire la part belle !

qu'il a accordé un rôle primordial aux instincts, prenant souvent pour éléments fondamentaux ce qui n'est que le produit psychologique d'un état de culture et d'une organisation sociale particulière. Ainsi de la place qu'occupe dans la théorie de Freud le fameux « complexe d'Œdipe ». On sait qu'il ne se rencontre pas chez tous les hommes ; les études des ethnographes ont démontré, depuis plus de trente ans, que des sociétés entières l'ignorent, et qu'aucun autre complexe ne le remplace. Le complexe d'Œdipe apparaît donc comme un type de réaction à une situation où se trouve un individu, étant donnée la constitution de sa famille. Car l'organisation et la morale familiale diffèrent de sociétés à sociétés.

Les communistes estiment donc avoir le droit de penser que l'homme nouveau qui naît avec l'édification de la société socialiste est pour une bonne part différent de celui qu'a vu Freud. Si l'on ajoute que l'école russe dérivée des travaux de Pavlov et Betchereff accorde une grande importance à l'apprentissage et au conditionnement des conduites, on comprend déjà ce refus de se fonder sur une psychologie qui accorde une si grande place aux instincts.

Mais il y a une autre objection qui, elle aussi, ne vise pas seulement Freud, mais toute la psychologie du début du siècle. La psychologie de Freud est individualiste, dans ce sens qu'elle attribue à l'homme une innéité psychique que l'on ne constate en fait nulle part. Nous ne rencontrons jamais l'homme « universel » parce que partout et toujours l'homme nous apparaît conditionné par un milieu social historique : au lieu donc de prétendre expliquer la société par la psychologie de l'individu, c'est au contraire la psychologie d'un individu donné qu'il faut expliquer par la société où il vit. Pour le marxiste, il n'y a même aucun sens à distinguer l'individuel du social, puisque tout homme est socialisé. Il est donc dérisoire de vouloir appliquer aux phénomènes économiques et politiques une explication psychologique qui ramène tout au jeu des pulsions libidinales et des conflits personnels <sup>1</sup>.

Sans doute, Freud marque un progrès sur ses devanciers par le rôle qu'il attribue aux relations avec autrui, dans le sein du groupe familial. Mais c'est l'ensemble de la société qu'il néglige, cette société qui par ses créations historiques particulières, par les structures rigides où elle enferme la vie des hommes, par le rôle différent qu'elle assigne aux classes sociales, exerce une pression plus constante et infiniment plus subtile que Freud ne l'a imaginé. L'homme « envahi par ses pulsions sexuelles » est le produit d'un système politico-écono-

<sup>1</sup> « Il est clair, en effet, qu'en restant attachée au mythe des instincts elle ne peut quitter le plan individuel. » BONAFÉ, LEBOVICI, FOLIN... : *La psychanalyse, idéologie réactionnaire*, La nouvelle critique, n° 7, juin 1949, p. 67.

mique particulier. Ramener les conflits économiques et sociaux à la rivalité du principe du plaisir et du principe de la réalité, c'est s'interdire de les comprendre dans leur caractère spécifique ; il est vrai que la faim commande, pour une bonne part, les entreprises de l'homme ; mais à l'action directe de l'instinct de nutrition vient s'ajouter, s'interposer, tout l'appareil économique qui caractérise et, plus encore, détermine la vie des individus dans une société donnée.

A cette insuffisance théorique, il convient d'ajouter une divergence sur la façon d'envisager la thérapeutique. Les marxistes ne déniaient pas toute valeur à la thérapeutique freudienne. Mais ils estiment qu'en reconstruisant la société sur de nouvelles bases économiques (et morales), ils assurent un substrat assaini à l'idéologie. Au lieu de chercher à guérir les malades tels que les a rencontrés Freud, et tels que les connaît la société capitaliste, ils jugent plus fécond d'en empêcher la réapparition par un changement radical des rapports sociaux. Ce n'est pas qu'ils négligent de « transformer les consciences », comme si le changement d'infrastructure matérielle déterminait par elle-même une nouvelle idéologie ; mais en associant les hommes à la transformation de la société, c'est la transformation des hommes qui s'opère dans l'action elle-même.

Enfin, Freud paraît aux yeux des marxistes être resté prisonnier de l'idéalisme. Selon Politzer, Freud, ayant échoué dans son essai de ramener le contenu des symboles névrotiques au biologisme mécanique qui est le sien, retourne à l'idéalisme en présentant les idées comme des réalités douées d'une vie indépendante, en « réifiant » et « localisant » des processus psychologiques comme la censure, le transfert, le refoulement. Cet idéalisme est particulièrement apparent dans toute application des théories analytiques aux domaines de l'histoire et du sociologique. Naville reproche à Freud d'être tombé dans l'abstraction en considérant le contenu latent (et supposé) des rêves comme l'essentiel, par opposition au contenu manifeste dont il conviendrait de préciser davantage la fonction particulière pour le rêveur. Même critique, enfin, chez Robert Desoille pour qui le rêve exprime un sentiment non réfléchi, dans le langage archaïque de l'imagination non contrôlée — et qui rejette comme inutiles les notions d'inconscient, de refoulement, de censure<sup>1</sup>.

Telles sont les critiques fondamentales adressées à Freud du côté marxiste. Mais, il n'est nul besoin de se réclamer de Marx pour souscrire à de telles objections. Une telle critique est féconde, et il vaut la peine de relire Naville, Politzer ou Lebovici. Ajoutons enfin que cette

<sup>1</sup> *L'idéalisme freudien en contradiction avec les faits*, in *La Pensée*, nouvelle série, n° 30, mai-juin 1950, p. 101-111.

critique générale n'empêche nullement la majorité des psychiatres communistes de France de faire une place à la thérapeutique analytique <sup>1</sup>.

« LA PSYCHANALYSE, IDÉOLOGIE RÉACTIONNAIRE »

Cependant, ce n'est pas à une critique scientifique et philosophique que se bornent les écrits communistes. Aux raisons théoriques du rejet de la doctrine freudienne, sont venues s'ajouter des nécessités tactiques. En 1939 déjà, Georges Politzer déclarait que par son insertion dans la science officielle, par l'accent porté sur « l'irrationnel », par sa prétention de révolutionner les sciences sociales tout en reprenant les voies de la vieille sociologie idéaliste, la psychanalyse s'était liée avec le courant réactionnaire anti-marxiste <sup>2</sup>. « La technique analytique fait l'objet de tentatives d'utilisation par la classe oppressive, à son profit, dans les conflits sociaux », déclarent, en juin 1949, quelques psychiatres français. « Cette exploitation systématique de la psychanalyse, ses interventions directes sur le terrain où la lutte des classes est le plus caractérisée, l'importance des appuis économiques dont elle bénéficie ont posé ouvertement le problème sur le terrain politique. » <sup>3</sup> Elle est devenue une arme dans une guerre psychologique contre la société socialiste, disent encore d'autres textes ultérieurs. C'est donc beaucoup moins l'œuvre de Freud et sa psychologie qui sont attaquées aujourd'hui, mais l'usage, qu'au dire des marxistes, il serait fait de cette psychologie.

On a vu naître en effet, en Allemagne d'abord, puis surtout en Amérique, plusieurs tentatives de fondre ensemble marxisme et freudisme en une théorie nouvelle qui transforme, à vrai dire, tant l'héritage de Marx que celui de Freud. Ces tentatives dérivent aussi bien d'une critique sociologique de l'œuvre de Marx que de modifications de la pratique analytique par des disciples non orthodoxes. Tout en

<sup>1</sup> L'ouvrage de J. Wortis signalé plus haut montre chez les savants soviétiques une attitude semblable sur bien des points. — Est-il nécessaire de rappeler qu'on peut distinguer chez Freud : 1° une méthode de diagnostic et une thérapeutique dont tout esprit non prévenu reconnaît l'intérêt pour la pratique et pour la science, quelques réserves qu'on puisse faire, suivant les cas, sur leur opportunité ; 2° une théorie explicative des processus psychiques, ou psychologie générale ; 3° les éléments d'une philosophie « sociologique », abandonnée aujourd'hui par presque tous les freudiens, mais d'où dérive cependant cette « sociologie » qui nous occupe ici.

<sup>2</sup> G. POLITZER : *La fin de la psychanalyse*, in *La Pensée*, 1<sup>re</sup> année, n° 3, oct.-nov.-déc. 1939, publié sous le pseudonyme de Th. W. Morris.

<sup>3</sup> BONAFÉ, LEOVICI, FOLLIN... : *La psychanalyse, idéologie réactionnaire*, in *La nouvelle critique*, n° 7, juin 1949, p. 57 et 58.



insistant — contrairement à Freud — sur le conditionnement de l'homme par l'histoire, et sur la formation de la personnalité à travers les relations interindividuelles, Fromm s'oppose également à Marx par sa conception de l'action des conditions économiques et par l'importance du rôle attribué aux individus. Karen Horney remplace le point de vue biologique de Freud par un point de vue sociologique et culturel ; chaque civilisation a ses règles, sa morale, donc son type de normalité. Sullivan voit essentiellement dans la névrose un trouble des relations du malade avec son entourage : la santé mentale étant un heureux ajustement de la personne dans ses rapports avec autrui. Moreno, lui, crée une thérapie interindividuelle ; il replonge l'individu dans la société pour le mieux comprendre. Mais Moreno prétend étudier aussi les crises sociales, les relations entre groupes, les idéologies collectives « à l'état de naissance ». Le psychodrame se double d'un « sociodrame ». Avec non moins d'ambition, divers « political scientists » ont cherché à traduire en termes psychanalytiques les rapports de force dans la conquête du pouvoir politique, les conflits du monde du travail, ou les « tensions » internationales <sup>1</sup>.

De cette « nouvelle psychanalyse » qui « nous arrive d'Amérique », le Dr S. Folin écrit : « Voici maintenant que l'on prête à la psychanalyse le pouvoir magique de résoudre tous les problèmes : la misère et les grèves, la guerre et la paix, les difficultés amoureuses des midinettes, les problèmes de la pédagogie, de la criminologie. » <sup>2</sup> Serge Lebovici ajoute : « La synthèse du marxisme et de la psychanalyse... constitue une mystification » <sup>3</sup> ; tandis que Politzer écrivait quelques années auparavant : « Les bavardages sur la synthèse du marxisme et de la psychanalyse se sont développés dans les milieux révisionnistes. » <sup>4</sup> Car c'est à des conflits et des révisions perpétuels qu'on est conduit, nous apprend Pierre Naville, lorsqu'on veut « accoler au marxisme, considéré lui-même comme une pure science économique, une autre science ou prétendue science, qui en fournirait le soubassement ou le complément (ou la superstructure) philosophique » <sup>5</sup>. « Croire qu'on peut admettre « à moitié » le marxisme, c'est se moquer de lui. » <sup>6</sup>

<sup>1</sup> Sur ce sujet, voir R. BASTIDE, ouvrage cité, ainsi que les traductions de FROMM et de HORNEY récemment parues en France.

<sup>2</sup> SVEN FOLIN : *Bilan de la psychanalyse. De la psychanalyse à la guerre psychologique*, La nouvelle critique, n° 27, juin 1951, p. 38-58.

<sup>3</sup> SERGE LEOVICI : *La psychanalyse est une thérapeutique*, La Pensée, nouvelle série, n° 21, nov.-déc. 1948, p. 50-58.

<sup>4</sup> G. POLITZER (Th. W. MORRIS) : *La fin de la psychanalyse*, p. 21.

<sup>5</sup> P. NAVILLE, *op. cit.*, 2<sup>e</sup> éd., 1948, p. 137.

<sup>6</sup> N.-B. ZAVADSKAIA : *Georges Politzer et la crise de la psychologie*. Extraits traduits dans La nouvelle critique, n° 19, sept.-oct. 1950, p. 68-80.

Sur le plan de l'action, c'est la tentation du « réformisme », toujours repoussée par Marx ; les communistes d'aujourd'hui dénoncent dans la mode de la psychanalyse une tentative de pervertir la conscience des prolétaires en leur faisant croire que les tensions sociales proviennent uniquement de conflits individuels, réductibles psychologiquement, et qu'on peut faire ainsi l'économie de la révolution. Le malaise dont souffrent les hommes est le reflet intérieur d'une réalité objective dont ils sont les victimes, « l'exploitation réelle, la misère réelle, les craintes réelles du chômage et de la guerre »<sup>1</sup>. S'imaginer pouvoir extirper tout vestige d'agressivité en psychanalysant les chefs de syndicats et les mères de famille, c'est se moquer du monde<sup>1</sup> ; de telles élucubrations ne peuvent que cacher un intérêt de classe. De même qu'il y a quelques années, le behaviorisme américain était accusé<sup>2</sup> de vouloir « transformer les hommes en automates pour pouvoir les conduire mécaniquement sur la base des « simili-réflexes », de même la psychanalyse passe, aujourd'hui, pour s'être « mise au service des classes exploitantes ». Ainsi, derrière toute science qui se développe en pays « capitaliste », le communiste redoute une intention dirigée contre le « travailleur ».

La polémique a pris un ton plus violent encore, depuis que les communistes ont cru voir cette menace se transporter du monde du travail sur le plan international. C'est l'Organisation Mondiale de la Santé (O.M.S.) et les Congrès d'Hygiène Mentale qui sont ouvertement accusés d'employer la science médicale et la psychiatrie dans une guerre psychologique contre la société socialiste. C'est l'Unesco qui est prise à partie pour se prêter à ce jeu. On les accuse de confondre, non sans intention, la pathologie mentale et les problèmes réels de la vie sociale ; de pervertir l'enfance en introduisant l'hygiène mentale à l'école et dans les offices médico-pédagogiques, au lieu de porter plus d'attention aux conditions sociales pathogènes qu'il conviendrait d'éliminer, et de ne chercher que des palliatifs en évitant toutes mesures radicales, seules capables d'atteindre, non les symptômes, mais les véritables causes du mal. A la campagne de ces organisations internationales, le D<sup>r</sup> S. Folin oppose les travaux du Congrès international de psychiatrie de 1950 (septembre), selon lesquels l'augmentation des troubles mentaux est à chercher dans l'insuffisance des niveaux de vie, dans le rythme épuisant du travail, dans l'accroissement du chômage et de l'insécurité, dans le danger d'un conflit international, dans le désespoir des hommes cultivé par certaines philo-

<sup>1</sup> S. FOLIN, art. cit., p. 44. Voir également pages suivantes, et particulièrement p. 48.

<sup>2</sup> Après avoir été encensé, jadis, par Pierre Naville, pour avoir mis fin à « l'illusion de la conscience ».

sophies, dans la situation de la famille, l'alcoolisme, toutes conditions sociales qu'aucune thérapeutique ou hygiène ne saurait négliger. Et de citer les paroles du D<sup>r</sup> Eliot Slater de Londres, à ce même congrès : « Peut-être pourrions-nous essayer de guérir nos patients avant de guérir le monde. La majeure partie de cette évolution de l'activité psychiatrique (celle qui se préoccupe des « tensions » sociales et internationales) est une sorte de propagande, et la psychiatrie est par là menacée. »<sup>1</sup>

Le ton de cette polémique est extrêmement violent, et peut surprendre celui qui s'imagine pouvoir encore distinguer la pensée de l'action politique. Pour le communiste, il ne saurait y avoir de neutres, même dans le domaine de la science ; la notion de « science pure » lui paraît « une véritable escroquerie intellectuelle. « L'esprit qui se dit scientifique, se qualifie comme non scientifique dans la mesure où il prétend ignorer sa dépendance vis-à-vis de tout le monde réel, de ses croyances et de ses illusions. Plus gravement encore, dans la mesure où il refuse de rendre des comptes à la société tout entière. »<sup>2</sup>

Le marxiste apparaît en somme comme moins déterministe et moins pessimiste que le psychanalyste. Il croit à une transformation possible de l'humanité, et peut-être est-ce pour cela déjà qu'il paraît moins soucieux de connaître l'homme que de le changer, en l'associant à l'édification d'une société nouvelle. Il est si persuadé que les sentiments de l'homme sont explicables par leurs conditions de vie, c'est-à-dire par les rapports objectifs que les hommes entretiennent entre eux de par leur action sociale, qu'il porte tout l'accent sur l'analyse globale du social, et non seulement sur ce qui est, mais sur ce qui peut devenir. Il proteste tout à la fois contre les théories psychanalytiques parce qu'elles prétendent tout expliquer par des instincts, et parce qu'elles présentent comme déviation ou sublimation des conflits dont les causes lui paraissent, à lui, très réelles. La place faite à l'irrationnel dans la théorie analytique contredit l'assurance qu'il a d'expliquer le monde et l'existence de l'homme, l'espoir qu'il a de les améliorer ; cette croyance à l'irrationnel lui paraît comme une fuite devant ses responsabilités, comme une « mystification » qui détourne l'attention des tâches urgentes, comme une de ces croyances dans lesquelles l'homme aliène sa liberté. A vrai dire, tout dresse le marxiste contre la psychanalyse.

<sup>1</sup> S. FOLIN, art. cit., p. 45 et ss.

<sup>2</sup> BONNAFÉ, LEBOVICI, S. FOLIN... : *La psychanalyse, idéologie réactionnaire*, in *La nouvelle critique*, n° 7, juin 1949, p. 59.

## CONCLUSION : LES RAPPORTS DU PSYCHOLOGIQUE ET DU POLITIQUE

Se demander si le « refoulement » prépare la révolution, est pour le marxiste une question à la fois puérile et sacrilège. Dans son sens originel, le refoulement postulé par Freud est un processus individuel ; il est le rejet, par la « censure », de sentiments et de désirs prohibés hors de la conscience du sujet. La société, qui n'a ni conscience ni inconscient, ne saurait rien « refouler ». (Ce que, par contre, la société possède plus certainement que l'individu, c'est la « censure ».) La révolution n'étant jamais le fait d'un seul, pour qu'elle soit due au « refoulement », il faudrait expliquer pourquoi les révolutionnaires « défoulent » en même temps et de la même manière. On est obligé de faire appel à d'autres causes... et l'on peut dès lors faire l'économie des hypothèses psychanalytiques dans l'explication de la révolution. Car il serait inexact d'appeler « refoulements » les rancœurs très conscientes nées de renoncements imposés, de désirs réfrénés, de besoins inassouvis.

Parler de pathologie à propos de la société, c'est retomber dans l'erreur de l'organicisme sociologique ; il n'y a pas plus de névrose de la société qu'on ne peut strictement parler de la vie de la société. Les métaphores telles que « les maladies » ou « les crises de croissance » du « corps social », loin d'expliquer quoi que ce soit, empêchent de poser les véritables problèmes. La révolution est un changement brusque, un passage à une structure nouvelle qui réorganise les éléments composants de la société. Tandis que le refoulement est un phénomène morbide, qui déclenche dans les cas graves des troubles névropathiques plutôt que la révolte ouverte, la révolution n'est pas nécessairement violente, et n'est pas en elle-même morbide. Enfin, que des individus névropathes participent fréquemment à la révolution, et qu'il arrive même qu'ils la dévient de son but véritable, n'implique nullement qu'ils puissent à eux seuls la faire naître.

Il est donc parfaitement ridicule et malhonnête de présenter la révolution, qu'elle soit considérée comme bonne ou mauvaise, désirée ou honnie, comme pouvant résulter de troubles affectifs ; et il y aurait bien peu de sérieux à croire éviter une révolution par un traitement psychanalytique collectif, ou par une campagne d'hygiène mentale. Tôt ou tard, il faudra changer les institutions et les conditions du travail qui favorisent le développement des troubles mentaux de toute sorte, mais qui légitiment parfois également les révolutions.

Si la psychanalyse ne saurait fournir les remèdes aux conflits politiques, tant intérieurs qu'internationaux, est-ce à dire que son

apport scientifique se limite au traitement des névroses individuelles ? Il semble bien qu'aucun amendement ou correction partielle, qu'aucune des adjonctions fécondes apportées récemment par les disciples de Freud, ne peuvent élever la psychanalyse au rang de cette psychologie générale dont nous avons besoin ; ne serait-ce déjà que parce que cette dernière doit être, dans une très large mesure, une psychologie sociale. Une telle psychologie ne saurait cependant être simplement éclectique ; il s'agit moins d'amalgamer entre elles des théories différentes, que de remplacer toutes ces théories partielles par une synthèse originale, embrassant toutes les conquêtes de la science actuelle. Nous ne sommes pas parvenus encore à cette nouvelle synthèse, mais la psychanalyse est certainement incapable de nous la fournir : tout à la fois, parce qu'elle est restée attachée à un point de vue aujourd'hui dépassé, et parce qu'elle est restée trop éloignée des développements de la psychologie générale. Espérons que les psychanalystes cesseront de se tenir à l'écart et donneront leur adhésion à l'élaboration d'une science commune ; mais elle exigera sans doute, de leur part, certains sacrifices <sup>1</sup>.

Reste un problème plus général : celui de l'utilité de la psychologie dans la vie sociale et économique et de l'insertion d'une science psychologique dans l'ensemble des sciences sociales. On s'aperçoit très vite que la position marxiste soulève, elle aussi, des difficultés.

Sans doute les héritiers de Marx ont raison de souligner l'importance de l'éducation, de rappeler combien est grande la plasticité humaine, pourquoi seule la connaissance des conditions historiques d'une société permet de comprendre la mentalité de ses membres. Sans doute, n'ont-ils pas entièrement tort, non plus, de se méfier de certaines psychologies « interrelationnelles » qui se confinent dans l'étude des processus formels des relations sociales, en laissant échapper le contenu concret de ces relations. Mais on peut se demander si, chez eux, ce n'est pas la forêt qui empêche de voir les arbres ; si, à l'opposé des psychanalystes, ils ne négligent pas trop l'hérédité biologique et l'histoire individuelle ; enfin, si la psychologie garde encore son objet, ou si elle ne devient pas, en dehors de quelques problèmes limités, un chapitre secondaire du grand système philosophico-économique du matérialisme dialectique. En attendant l'achèvement de ce grand œuvre, qui ne peut qu'être à la fois anthropologique et philosophique, économique, sociologique et politique, on peut redouter que la psychologie soit quelque peu étouffée par l'ambition d'un programme d'une aussi longue haleine.

<sup>1</sup> Malgré des enrichissements incontestables, l'école psychanalytique est l'école qui paraît le moins avoir évolué depuis le début du siècle. Cette constatation ne minimise nullement l'apport très important de Freud, dont témoignent d'ailleurs les fréquents emprunts qui lui sont faits.

« C'est une erreur de vouloir faire de la psychanalyse, ou de toute autre théorie psychologique, la base et le soutien principal du mouvement révolutionnaire. » « C'est en partant des interdits sociaux, et de leur contenu économique historique, que prennent tout leur relief les conflits individuels qui aboutissent au refoulement, et non l'inverse », écrit Pierre Naville ; lequel ajoute : « Si la psychologie éclaire parfois l'analyse sociale, il est beaucoup plus vrai, *dans notre société et à l'époque actuelle de l'évolution humaine*, que c'est l'analyse sociale d'interprétation marxiste qui projette presque toujours les lumières essentielles sur la psychologie. »<sup>1</sup>

Si une psychologie « concrète » doit embrasser tout l'homme, non seulement dans ce qu'il a de général, mais dans son caractère particulier d'être vivant à une époque donnée... alors il doit y avoir interdépendance entre toutes les sciences de l'homme, et non seulement entre psychologie et sciences biologiques. Mais il faut prendre garde aux conséquences qu'on en peut tirer ; en effet, si l'étude de l'homme concret renvoie non seulement à l'étude des rapports sociaux, mais à un examen approfondi de la situation économique qui lui est faite, que reste-t-il comme objet à la psychologie ? est-elle encore autre chose « qu'une illusion de philosophes » ?<sup>2</sup> C'est le problème qui s'est posé à Georges Politzer ; il avait pensé « constituer une psychologie « matérialiste » (dialectique), où la première place est occupée par les rapports sociaux des hommes entre eux, c'est-à-dire l'économie et la politique »<sup>3</sup>. Cependant, si l'on admet que ce qui est psychologique par rapport à l'individu est toujours en même temps économique par rapport à l'ensemble des hommes et de la vie sociale, « la psychologie tout entière n'est possible qu'enchâssée dans l'économie »<sup>4</sup>. Il faut donc « subordonner... la psychologie à l'économie », puisque « le fait psychologique est en quelque sorte surdéterminé par le fait économique »<sup>5</sup>. « La psychologie, comme science distincte, reste possible, mais dépendant étroitement, et comme subordonnée, à la science sociale d'inspiration marxiste. » Dès lors, il n'est pas étonnant que Politzer ait abandonné la psychologie pour la lutte sociale.

On ne s'étonnera pas davantage de ce qu'écrivit, en 1949, une psychologue soviétique : « L'exemple de Politzer nous montre que seule l'étude approfondie des travaux de Lénine et Staline permet d'éviter les erreurs et les hésitations dans la compréhension des phénomènes psychiques et de trouver une base solide pour une psychologie scien-

<sup>1</sup> *Psychologie, marxisme, matérialisme*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, M. Rivière, 1948, p. 137, p. 136, p. 310.

<sup>2</sup> Cité par P. NAVILLE, *op. cit.*, p. 302.

<sup>3</sup> P. NAVILLE, *op. cit.*, p. 305.

<sup>4</sup> Cité par P. NAVILLE, *op. cit.*, p. 306.

<sup>5</sup> P. NAVILLE, *op. cit.*, p. 306.

tifique. » C'est que « la psychologie, comme toute science, a un caractère de parti » . . . . . « ne peut être fondée que sur le matérialisme dialectique et par conséquent » . . . . . « on ne peut admettre aucun compromis avec une psychologie étrangère, bourgeoise. » <sup>1</sup>

Les contributions de Marx et Lénine à la psychologie sont cependant assez minces ; et l'on ne peut se contenter de penser que la réalité objective consiste essentiellement dans les rapports de production, ni davantage souscrire à l'idée que « la révolution est nécessaire pour trouver une issue à la crise et aux contradictions de la psychologie contemporaine » <sup>2</sup>. Le peu que nous savons de la science soviétique nous interdit de croire qu'elle a dépassé elle-même toutes les contradictions. Une chose frappe cependant : c'est l'extension de plus en plus grande donnée aux études économiques ; Henri Lefebvre ne confond-t-il pas toute la sociologie des temps modernes avec l'économie ? <sup>3</sup> N'est-ce pas là le danger de conclure, du relativisme historique de toute connaissance scientifique, à la nécessité d'orienter la science ? et de vouloir, tout à la fois, édifier en un seul système, une méthode d'analyse générale et une science particulière, une philosophie de la science et de l'histoire, enfin une doctrine de combat.

On peut adopter une autre attitude qui sera de refuser à l'économie, et même à l'histoire, une position privilégiée, et de redonner à la psychologie, sinon une pleine indépendance, du moins une certaine autonomie. Selon ce point de vue la psychologie étudiée dans l'individu les comportements, motivations et croyances dont une très grande partie est l'effet ou le reflet des institutions et structures sociales dont s'occupe la sociologie. Le psychologique et le sociologique sont deux aspects d'une seule et même réalité qu'on ne peut jamais isoler qu'artificiellement. La sociologie portera davantage son attention sur la structure des institutions, tandis que la psychologie nous renseignera mieux sur certains aspects de leur fonctionnement et leurs effets sur le comportement des membres de cette société. Et certes, « une étude profonde et intime des individus peut souvent nous apprendre davantage sur les thèmes d'une société contemporaine qu'une description superficielle des institutions existantes. » <sup>4</sup>

Ce point de vue permet d'échapper à cet « unilatéralisme » qui caractérise le plus souvent aussi bien les marxistes que leurs adver-

<sup>1</sup> N.-B. ZAVADSKAIA : *Georges Politzer et la crise de la psychologie*. Extraits traduits in *La nouvelle critique*, 2<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 19, sept.-oct. 1950, p. 79 et 80.

<sup>2</sup> *Idem.*

<sup>3</sup> H. LEFEBVRE : *Marxisme et sociologie*, in *Cahiers internationaux de sociologie*, 3<sup>e</sup> année, t. IV, 1948, p. 48-74.

<sup>4</sup> ELSE FRENKEL-BRUNSWIK : *Interaction of psychological and sociological factors in political behavior*, in *The American Political Science Review*, vol. XLVI, March 1952, n<sup>o</sup> 1.

saires ordinaires. Or, l'économique, lui-même, se fonde sur le psychologique, il se ramène, pour une grande part, à des « représentations collectives ». Mieux encore, le psychologique et l'économique se transforment mutuellement, dans une continuelle genèse réciproque. Il n'est pas plus légitime de dire que « le déterminisme psychologique » . . . . . « n'agit et ne peut agir qu'à l'intérieur, et pour ainsi dire dans les mailles du déterminisme économique »<sup>1</sup> que de soutenir l'inverse. Toute conduite humaine peut être l'objet d'une étude psychologique. Toute science sociale, droit, histoire, économie politique, science politique, sociologie, implique nécessairement une notion psychologique de l'homme. Il est donc très important — contrairement à ce qui se pratique couramment — de remplacer la psychologie du « bon sens », si encombrée de préjugés, d'idées vagues ou erronées, par des connaissances éprouvées et vérifiables.

Dans l'élaboration d'une science sociale générale, chaque discipline doit jouir d'une relative autonomie, si l'on veut que sa collaboration soit féconde. On ne saurait donc reconnaître à une science particulière le droit exclusif d'assigner aux autres sciences leur but, leurs méthodes, voire de juger en dernière instance de leurs résultats. Mais l'ensemble des autres sciences sociales a, par contre, le droit de demander aux psychologues de tenir compte de leurs besoins et de leurs découvertes. Il ne faut pas craindre de le répéter : ce dont nous avons besoin aujourd'hui, c'est d'une psychologie sociale, où l'homme apparaisse non plus comme un individu se suffisant à lui-même, mais comme un être éminemment socialisé, dont tout le développement intellectuel et affectif est conditionné — c'est-à-dire modelé et rendu possible — par la vie en société.

Cette psychologie sociale a déjà entrepris des études théoriques et expérimentales pleines de promesses. Elles permettent de préciser les conditions et les limites d'une psychologie sociale, et de mesurer ce que peut en attendre la pensée et l'action politique. On ne peut ignorer ce que cette psychologie, même empirique, a déjà fourni à l'art de gouverner les hommes. Que les enquêtes d'opinion publique ou les expériences faites sur les résultats de la publicité et de la propagande comportent un grave danger, c'est celui de mettre le pouvoir de la science dans les mains d'irresponsables. Une connaissance meilleure des motivations collectives et de l'importance des « attitudes », comme de la psychologie « individuelle », permettrait déjà d'éviter certains de ces abus. Car la vie politique ne saurait être limitée à ses actes spécifiques (vie et structure du parti, rapport avec les partis adverses) ; les partis eux-mêmes, ou les classes sociales qui en sont le substrat, les institutions politico-juridiques, sont tout à la fois

<sup>1</sup> G. POLITZER. Cité par P. NAVILLE, *op. cit.*, p. 307.



l'œuvre et le rassemblement d'hommes dont l'activité, la pensée, les sentiments ne se confondent pas entièrement avec ces institutions.

Mais à l'opposé, la psychologie reste incapable d'expliquer le pourquoi de certaines formes de vie, le caractère particulier de telle technique, l'importance de telle structure politique dans une société donnée. C'est qu'entre l'homme tel que nous croyons pouvoir le connaître d'une manière générale et son comportement réel, viennent interférer ces cristallisations de rapports psychiques et ces conditions physiques que sont, à côté des habitudes personnelles (nées déjà en réaction à un milieu physique et social particulier), les usages et mœurs collectifs, les croyances, les obligations morales, les modes de sentir ou de s'exprimer — et plus contraignants encore, l'organisation de l'Etat, le code juridique, l'Eglise, la profession, le syndicat, la famille. Et ce n'est jamais que le présent qui « réactive » le passé (et les habitudes acquises), et non le passé personnel qui détermine à lui seul le présent et assigne à la vie politique sa direction.

Il n'y a pas à choisir entre une sociologie essentiellement économique et historique (marxiste, par exemple) et une sociologie qui prétendrait que tout peut se ramener au contraire à un jeu complexe de mécanismes psychologiques. Psychologie et science politique (ou sociologie) sont dans des rapports réciproques et non unilatéraux. Et l'on ne saurait même imaginer qu'un système théorique comme une psychologie sociale constituée puisse précéder et influencer unilatéralement l'évolution économique, politique et sociale, sans être elle-même conditionnée, étapes par étapes, par l'aménagement de rapports politiques, économiques et sociaux plus harmonieux. Il ne peut qu'y avoir genèse réciproque entre le développement historique et l'apparition de nouvelles formes de pensée, sans qu'on puisse préciser ce qui est avant tout déterminant.

« A travers bien des désordres et des antinomies, s'élabore un nouvel âge classique qui tiendra compte de toutes les méthodes neuves d'approximation de la réalité et les unifiera par une doctrine de l'homme et de l'univers. Mais aujourd'hui, nous sommes au stade des conquêtes partielles et des simples pressentiments. »<sup>1</sup>

PIERRE CONNE.

<sup>1</sup> JEAN LACROIX : *Force et faiblesse de la famille*, Paris, Editions du Seuil, 1948, p. 10.